

XYZ. La revue de la nouvelle

Un amour dévorant

Claire Dé



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dé, C. (1990). Un amour dévorant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 56–58.

Un amour dévorant

Claire Dé

Je l'ai aimé tout de suite. Dès que je suis entré à son service. J'étais tout jeune encore, orphelin. Sa femme venait de mourir subitement, il n'avait pas d'enfant. Il se sentait seul. Il avait besoin de compagnie, il avait besoin de se sentir épaulé.

C'est peut-être à cause de cela que je l'ai aimé : sa solitude. Il suait la solitude, et j'ai le nez fin ! C'était une odeur de miel d'acacia sur un fond d'amertume légèrement vinaigrée. Ce n'était pas un mauvais bougre, un peu renfermé, c'est tout.

Je me suis fortement attaché à lui, au fil des ans. Il ne s'agissait pas tant pour moi de le servir que de surtout me montrer attentionné, présent. J'ai remis un semblant d'ordre dans sa vie. Je suis très strict, par exemple, sur les horaires. Il y a un temps pour tout : un temps pour se rassasier, un temps pour agir, un temps pour se délasser. Une certaine discipline ramène la sérénité d'esprit.

Notre vie en commun s'est organisée, rapidement immuable. Le matin, il partait à son travail, qui consistait à remplir des feuilles de papier avec des chiffres, à ce que j'en ai compris. Je l'attendais à la maison, en m'occupant. Le soir, il rentrait, nous mangions, puis promenade digestive, télé, coucher.

« Pierre Elliott, je t'en serre cinq », c'est toujours ce qu'il me disait en me prenant mollement les doigts avant de se retirer dans sa chambre. J'appréciais aussi beaucoup qu'il me laissât lui enlever moi-même ses chaussettes, c'était pour moi une sorte de privilège intime. Je dormais dans la pièce contiguë. Mais toujours que sur une oreille et que d'un œil : prêt à répondre promptement à un appel de lui. Car je suis de la race des grands factotums et autres domestiques haut de gamme : loyal, zélé, fidèle, stylé, conciliant, le tout tempéré d'un humour pince-sans-rire. Et presque toujours modeste en plus.

La nuit, je rêvais de chats d'Égypte et de fouilles archéologiques où je découvrais des os géants de dinosaures. À l'aube, je m'étirais, procédais à une minutieuse toilette de ma livrée noire, puis le réveillais d'un bref salut et lui lavais le visage et les mains.

Je l'aimais. À ma manière. Jamais hors des convenances ! Je ne me serais pas permis. Je sais tenir ma place, je ne suis pas de ces roquets qui se répandent en effusions aussi bruyantes que déplacées. Il était le Maître et j'étais Pierre Elliott, il commandait et j'obéissais. Durant une décennie, c'est ainsi que, grâce à lui, j'ai vécu rien de moins qu'un bonheur parfait. Mais le bonheur, surtout parfait, rien n'est plus fragile.

Jusqu'à ce qu'on le pousse à la retraite, me l'a-t-il assez répété, par la suite. Il n'a plus jamais été le même. Il est devenu méchant. Il sortait tous les jours, comme avant. Mais pour boire. Et de plus en plus tôt.

Puis il s'est mis à me battre. Des coups de pieds dans les tibias. Des claques brutales derrière la tête. Des bourrades virulentes dans les côtes. Et toujours aux moments les plus inattendus. Il ne parlait plus, il aboyait ses ordres sur un ton roque. Pour ensuite me rosser en m'abîmant de bêtises et de reproches.

Puis il m'a enfermé. Littéralement séquestré. Pas moyen de renifler même un peu d'air frais. Je n'ai plus eu droit qu'à la cour arrière, comme un détenu. Moi si fier de mon apparence, si soigneux, j'en ai été peu à peu réduit à un dépenaillé repoussant.

Même seul avec moi à la maison, il prenait soin de bien verrouiller portes et fenêtres, de peur que je ne m'évade. Je ne cherchais pourtant en aucune manière à m'enfuir : je l'aimais toujours. J'espérais seulement qu'il allait prendre sur lui, remonter la pente.

Il a duré des années, mon calvaire. Je ne rajeunissais pas, mes articulations raidissaient, mais mon dévouement et une santé génétiquement résistante me permettaient toujours, malgré une nourriture chiche et irrégulière, de résister aux mauvais traitements qu'il m'infligeait. Comme tous les êtres dont on abuse, je sombrais avec une douloureuse délectation dans la culpabilité et le masochisme.

J'imaginai alors que j'allais mourir sous les raclées de celui que j'avais servi et adoré toute ma vie d'adulte lorsqu'une soirée, la première soirée tiède d'un printemps jusqu'alors glacé, il est revenu d'un pas encore plus lourd que d'habitude, la démarche si hésitante que j'ai eu peur et que, pour la première fois, je me suis caché dans une penderie.

Il s'est agité en me cherchant, il beuglait Pierre Elliott! Pierre Elliott! en titubant d'une pièce à l'autre, mais je me suis terré. Je l'ai entendu qui cognait les meubles, puis le vacarme d'une chute. Puis plus rien.

Je me suis endormi là. En boule. À même le sol, au milieu des chaussures fatiguées de sa défunte femme.

Le Maître a refroidi et durci comme un caillou. Arrêt cardiaque, probablement. Il était étendu sur le ventre, je l'ai précautionneusement retourné sur le dos. Quelle tristesse j'ai eue alors, malgré les sévices qu'il m'avait imposés. Une telle peine, à en perdre pendant plus d'une semaine la faim, la soif, et le sommeil.

J'ai résisté longtemps avant de... Mais une fringale bientôt insupportable m'a ternaillé les entrailles à me rendre fou. J'ai tâché de procéder aussi proprement que possible. J'ai commencé par les oreilles. Qu'il avait bien charnues. Délicieuses.

Je l'avais aimé vivant. Mort, je l'ai aimé deux fois plus. J'ai tenu à ce régime-là un bon mois. À la fin, il était méconnaissable. C'est un voisin qui a flairé quelque chose et ameuté les autorités. À présent, les policiers ne savent plus quoi faire de moi, un vieux labrador placide de dix-sept ans: après avoir dégusté de la chair humaine, je ne digère plus les croquettes. **XYZ**



L'Ère nouvelle

Gérard Gévry

*L'esprit
en
fureur*

**Prix
Alfred-DesRochers 1990**



88 p., 9,95 \$

Des personnages aux prises avec l'irrationnel...